

Traversée du désert

Mélanie Lafonteyn

Numéro 49, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafonteyn, M. (1998). Traversée du désert. *Brèves littéraires*, (49), 23–25.

MÉLANIE LAFONTEYN

Traversée du désert

Chaque matin, il demandait aux infirmières de laisser la porte de sa chambre ouverte. Le regard et l'ouïe l'unissaient encore au reste du monde.

Il avait toujours souhaité terminer sa vie dans un rayonnement de sagesse et de lumière, assis dans un fauteuil moelleux de son bureau ou le dos appuyé contre un rocher sur une plage lointaine. L'idée de sa dépendance, de la perte progressive de ses moyens, lui était insupportable. Choisir le moment de sa mort demeurerait sa seule liberté.

Une chose cependant l'assombrissait : la pensée qu'il devrait se cacher pour mourir seul. « ... Je voudrais tellement que quelqu'un soit là comme témoin silencieux, à mes côtés, qui ne cherche pas à me détourner de ma décision, ne me parle pas de faux projets, ne me menace pas de punition divine ... » .

Quand les piqûres apaisaient ses douleurs, il suppliait sa mémoire de lui rendre Élodie telle qu'elle apparaissait sur l'unique photographie qu'il avait d'elle, cachée dans la doublure de sa trousse de toilette. Il se récitait tout bas les lettres qu'elle lui avait adressées pendant cinq ans. Il avait compris dès les premiers mois qu'elle ne réclamerait rien de plus que ce qu'il pouvait lui donner : des mots déguisés, des phrases

inachevées comme des plaintes, une signature souvent tremblée, tant était profond son chagrin de ne pouvoir lui dire qu'il l'aimait, qu'elle était celle qu'il aurait choisie s'il n'avait pas commis l'erreur d'engager sa vie trop tôt.

Il se sentait humilié dans son intégrité physique. Tous ces changements dégradants faisaient de lui un étranger aux yeux des siens qui ne reconnaissaient plus les points de repère familiers et préféraient prendre la fuite au bout de quelques minutes de visite. Personne ne songeait à le confirmer dans la permanence de son identité. Il n'était plus qu'un reste répugnant et dont on avait hâte de se débarrasser parce qu'il volait les dimanches tranquilles et faisait naître des remords difficiles à supporter. Pourtant, il aurait été incapable d'expliquer pourquoi il était sûr qu'Élodie poserait sur lui un regard plein de tendresse qui ne soulignerait aucun des ravages qu'il observait jour après jour sans se leurrer.

Quand il la vit dans l'embrasure de la porte, irréaliste dans son tailleur blanc, malgré son parfum affolant pour son cœur fatigué et ses yeux verts accrochés aux siens, il sut que le docteur Arnaud ne l'avait pas trahi et que sa lettre avait été postée immédiatement.

Il tendit les bras et serra avec passion ce corps tant désiré qu'il sentait tiède et abandonné à travers le drap, puis il relâcha doucement l'étreinte de son bras droit qu'il allongea jusqu'à la pipe contenant la fiole minuscule qui allait le priver définitivement d'Élodie et transformer son corps dévasté en corps de gloire. La vraie liberté était cet acquiescement intérieur, cette cer-

titude que son choix correspondait à la réflexion minutieuse et la ferme adhésion de toute une vie.

Et il traversa le désert dans les bras d'Élodie, sans bien savoir si les baisers dont elle couvrait son visage étaient réels ou rêvés une fois de plus.